

# Le temps de la dissidence. Enjeux cliniques et politiques <sup>1</sup>

---

*Anne Bourgain*

Pourquoi, s'agissant d'évoquer pour les temps présents la place de la psychanalyse dans les institutions dites *soignantes*, avoir choisi de traiter de la *dissidence*, au-delà peut-être de la révolte ou de l'insoumission ? J'en appellerai d'abord à l'étymologie :

- *sedere* : s'asseoir ... il s'agirait alors de ne pas rester assis, endormis : d'être en éveil, avec cette vigilance de l'inconscient, de vivre ou rester debout : « serait-il impossible de vivre debout ? » demandait Brel.

- mais il s'agit aussi – *dissidere* – de s'écarter, faire un pas de côté, dans une pratique de l'écart n'excluant pas un éventuel désaccord (au lieu du consensus et du monolingisme régnants), n'excluant pas même une position de retrait, face à *l'insaisissabilité de l'être*.

La dissidence, ce serait peut-être, littéralement, quelque chose comme « camper à côté » ? Quand Jacques Tosquellas m'a conviée à cette réflexion collective, j'ai aussitôt pensé sans savoir pourquoi à une phrase de Gérard Granel datant des années 80 : « voici venu le temps de la dissidence ». <sup>2</sup> Je la crois toujours d'actualité.

« Le temps est venu nous dit Granel de la “dissidence totale” » : nous n'avons pas le choix, sauf à céder précisément sur notre désir, sauf à plier, nous courber, nous soumettre. Le temps n'est plus selon Granel *d'entrer dans le jeu politique* (« jouer le jeu » par exemple, en espérant changer les choses de l'intérieur, ce qui n'est qu'une illusion, qui ne peut donner lieu qu'à ce qu'il a nommé un *retournement en impuissance* dans la sueur et la cécité). Je relis en effet dans un ouvrage de Granel <sup>3</sup> qui m'avait beaucoup intéressée (titre épuisé semble-t-il, mais dont on peut trouver de larges extraits sur le site consacré aux travaux de Gérard

---

<sup>1</sup> Ce texte a été établi dans le prolongement d'une intervention prononcée aux rencontres de psychothérapie institutionnelle de Marseille, AMPI, le 13 octobre 2017, sur le thème : *psychopathologie des soins quotidiens : une boussole pour soignant désorienté ?*

<sup>2</sup> « Voici venu le temps, ou du grand silence de la police “rationnelle”, ou de la grande ambulation de l'esprit de dissidence. » Gérard Granel, *De l'université*, Toulouse, TER, 1982, p 96.

<sup>3</sup> Gérard Granel, *De l'université*, op.cit., p 12.

Granel) que le contexte dont il parle – et qui reste évidemment le nôtre – est « imprégné partout de cette espèce de sueur particulière qu’engendrent les efforts de l’impuissance. » Voilà donc pour ce qui transpire ...

... et pour la cécité : à vouloir *jouer le jeu*, chose qui nous est régulièrement demandée, on s’aveugle (comme Œdipe aux yeux crevés), on se fait avoir : asservissement ? j’y reviendrai. Sommes nous esclaves ou libres ? comme le posait Socrate, sommes nous de *libres esclaves* ? c’est indécidable ...

La voie de la militance semble barrée (et nous, mal *barrés* ?) S’agit-il alors de trouver d’autres moyens que toujours la même musique ? il me semble clair qu’il nous faut à présent inventer d’autres modes de résistance que ceux usés jusqu’à la corde.

Gérard Granel se gardait de passer à l’acte, de s’égarer, de s’encarter ? A nous de tenir ce bord. Il rappelle que si la question est politique, pour autant elle n’est *d’aucun parti*. C’est ce qu’il appelle *l’affaire de la pensée* (et non les *affaires* qui ne manquent pas d’agiter la communauté.)

Il me semble que c’est justement le fil rouge et en quelque sorte la boussole de Jean Oury : ne jamais céder sur le refus de l’*establishment*, de la bureaucratie. À 11 ans déjà, il décidait de dire non et de ne pas ressembler à ces “cons” (qu’il soient en blouse grise ou blanche : école, hôpital, université) qui font entrer les autres dans le rang : il n’en démordra jamais, ayant très tôt choisi d’assumer une position subjective que nous dirions de *dissidence* : tenir un cap, sans trop de contradictions, sans se soumettre, en tenant compte de *ce qui arrive*, ce travail sur le possible, sur ce qui advient.

Voilà donc tous les ingrédients : l’arrivant, l’hospitalité, l’à-venir, l’événement, la rencontre, la clinique du transfert, l’éthique du désir, sans oublier l’analyse de l’aliénation. Une des hantises de Jean Oury, c’était justement cette nécessité absolue d’analyser en permanence l’aliénation sociale, d’où sa ligne de conduite : toujours tenir à ce qui n’est pas rentable, (à l’inutile donc, qu’il nous *faut*), à ce qui échappe au circuit de ce qu’il appelait avec Bataille *l’économie restreinte*. Le prix de la psychothérapie institutionnelle, par exemple, c’est que ça n’a pas de prix (ça ne s’achète pas, bien sûr) mais surtout c’est inestimable. Comme la compagnie le *théâtre inutile* à Amiens où j’habitais ou la philosophie *inutile* qui nous est si nécessaire : tant qu’il ou elle – théâtre, université, philosophie etc – ne se laissent pas acheter, mettre au pas, ce qui est largement en route d’ailleurs, je le dis avec tristesse.

Notre travail n'a pas sa place dans cette *économie restreinte*, qu'on veut nous imposer (les clous, la loi du marché, il faut *produire*) mais dans *l'économie générale* : il n'y a pas de désir en soi, Oury y a toujours insisté, sans prise en compte du système, du contexte général.

C'est dire l'importance de maintenir une économie du désir face à ce paysage sinistre imposé par l'économie libérale, et nous savons bien que *résister, c'est créer*<sup>4</sup>, et/ou *créer, c'est résister*, et que l'inventivité est une des seules voies qui peuvent fabriquer de la dissidence : il me semble que l'association *humapsy*<sup>5</sup> née à Reims par exemple met très bien cela en acte.

Plus que jamais se pose la question de Hölderlin, reprise par Heidegger : *Pourquoi des poètes ? pourquoi des philosophes ? pourquoi des analystes ?* dans ce monde qui n'en veut pas. J'insiste sur la force subversive que représentent la révolution poétique (avec Mallarmé par exemple qui osa *toucher* à la langue) et la révolution freudienne, dont nous n'avons peut-être pas encore commencé de mesurer les effets. « Si l'on prenait en compte, sérieusement, effectivement, pratiquement la psychanalyse, ce serait un tremblement de terre à peu près inimaginable. Même pour les psychanalystes. » disait Derrida<sup>6</sup>.

Ce qui *compte*, et Tosquelles<sup>7</sup> l'avait repéré, c'est la logique poétique. Créer pour « échapper à la dictature de l'institution symbolique qu'est la langue », comme le développe Marc Richir<sup>8</sup> dans ses travaux. Et il faudrait ici parler longuement du travail de Roland Barthes.<sup>9</sup> Créer, pour passer l'abîme comme dit Jean Oury<sup>10</sup> évoquant le passage à franchir entre le domaine de la langue et celui du langage. De la langue, comme lieu de la parole, (le produit) au langage, comme lieu du dire (la fonction). Là, Oury évoquait l'essence sauvage (*Wesen sauvages*) pour échapper aux codes linguistiques, il évoquait les *passerelles* possibles de la parole au langage : invitation à chercher les points de passage, dans une lecture qui laisse du vide, qui ponctue, permet des césures. Comme vous, j'ai souvent entendu Jean

---

<sup>4</sup> Miguel Benasayag, Florence Aubenas, *Résister, c'est créer*, Paris, La Découverte, 2008.

<sup>5</sup> <https://humapsy.wordpress.com/>

<sup>6</sup> Jacques Derrida, *De quoi demain ... dialogue avec Elisabeth Roudinesco*, Paris, Fayard, 2001.

<sup>7</sup> François Tosquelles, *Fonction poétique et psychothérapie. Une lecture de « In memoriam » de Gabriel Ferrater*. Erès, 2003.

<sup>8</sup> Marc Richir, « Grand jeu et Petits jeux », *Textures* n° 3-4 : Révolutions - Bruxelles - hiver 1968 - pp. 5 – 35.

<sup>9</sup> Roland Barthes, (1977) texte de la *Leçon inaugurale de la chaire de sémiotique au Collège de France*, Paris, Seuil, 1978.

<sup>10</sup> Jean Oury, *Séminaire 1985, 1986, La décision*, Paris, la Boîte à Outils 2013.

Oury<sup>11</sup> en appelle au rythme contre la cadence : avec des mots flottants et du silence à faire sonner entre les mots pour laisser ouvert le sens (*Sinn*) et garder un point d'énigme, là où la signification, (*Bedeutung*), c'est l'arrêt. Voire *l'arrêt de mort* ?<sup>12</sup>

Plurilinguisme, polyphonie, équivocité. La psychanalyse peut, si elle reste en *dissidence*, être cette autre musique, qui permet d'entendre autre chose, un peu à côté, et si l'oreille s'oublie dans ce qui est sens, comment ne pas rappeler en effet cette belle formule de Lacan, à qui le musical de la langue n'échappait pas et savait rebondir ? « Qu'on dise (le dire : *l'énonciation*) reste oublié derrière ce qui se dit (*l'énoncé*) dans ce qu'on entend. »<sup>13</sup>

Les philosophes, alors ... ? Car il faut rappeler qu'Oury aura beaucoup compté *avec* (pas sans eux en tous cas) les philosophes. Maldiney bien sûr, et bien d'autres, parmi lesquels Gérard Granel, dont il jugeait le travail plus qu'important. Qu'on lise d'urgence comme il nous y invitait « la question de la coupure chez Marx » (Granel 1967) : à titre d'analyse concrète pour parler vraiment de métapsychologie ; mais aussi Jean Hyppolite<sup>14</sup>, citant lui-même Georges Lukacs<sup>15</sup> : la route est longue, mais passionnante.

Granel, et en cela Oury ne pouvait qu'y être sensible, incarnait l'exigence de la pensée, en maintenant toujours ouvert un horizon de questionnements, au lieu de croire à une totalité : il ouvrait la voie d'une insurrection contre les idéaux et tous les systèmes fermés, clos sur eux-mêmes :

- l'église, y compris la psychanalyse religieuse, puisqu'il évoquait les « catholiques de la science et ceux de la psychanalyse ». Je ne résiste pas au plaisir de citer une de ses piques qui m'avait beaucoup amusée : « j'admire qu'on puisse se croire de l'école de Lacan ; comme si, poète, on voulait être de l'école de Shakespeare ... »

- le parti, et toutes les formes ou figures d'aliénation toujours prêtes à se recréer, si nous considérons que l'inconscient, c'est l'ouvert, toujours précaire, confié à notre vigilance pour qu'il ne se (re)verrouille pas : est-ce pourquoi on a pu dire que *l'animal, c'est l'ouvert* (Rilke, Agamben), ou *ce qui reste ouvert, c'est la langue* (Paul Celan) ?

---

<sup>11</sup> Jean Oury, (1986), *Séminaire La décision*, La boîte à outils, Hors Série 5, Institutions, 2013, p 158.

<sup>12</sup> C'est nous qui le rajoutons, en référence à la nouvelle de Maurice Blanchot.

<sup>13</sup> Jacques Lacan, (1972) « L'étourdit ». in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

<sup>14</sup> Jean Hyppolite, *Etudes sur Marx et Hegel*, Paris, Rivière, 1955.

<sup>15</sup> Georges Lukacs, *Histoire et conscience de classe*, Berlin, 1923, trad. Paris, Minuit, 1960.

Au fond, pour la psychanalyse, celle de Lacan, par exemple – sinon sans illusion du moins assez lucide pour considérer le « sujet » comme celui qui est « assujetti à la profonde fêlure de ne pouvoir exister dans la forme d'un tout que par une anticipation imaginaire » – pour cette psychanalyse comme pour l'analyse existentielle (*Da-sein* : l'être-là), qu'est-ce que l'homme ? sinon ce *manque à être*, « par lequel nous nous tenons debout » (et n'est-ce pas déjà une première forme de *dissidence* par les temps qui courent ?) « ou, si nous défaillassons à sa faille, par lequel [ce même manque à être] nous nous affaissons ? » Je trouve cette indication de Gérard Granel extrêmement éclairante. Un de nos collègues le faisait observer récemment à propos des patients et de nous mêmes : « un faux pas, et c'est la chute ». C'est bien l'enjeu pour nous tous : tenir ou risquer l'effondrement : par nature, par essence, l'homme serait l'être ouvert (*offen*), l'être exposé (*ex-peausé* ?). Précarité. Être ouvert à la promesse ou à la menace. Du fait d'être parlant. Nous sommes condamnés, obligés de parler. Être à découvert. G. Granel rappelle que tous les gestes de l'existence auraient cette forme, la faille ... c'est là notre condition : être jetés là, livrés à notre insu, livrés autant dire à l'inconscient. À charge pour nous de recouvrir tant bien que mal cette blessure (béance), cet « être à découvert » sans trop être dupe : le moi est imaginaire, même si on passe son temps à l'oublier.

Nous aurions donc à assumer d'avancer à *découvert* (ce qui me rappelle un sacré tournant dans ma propre analyse) sans trop savoir la destination : chacun a en mémoire les magnifiques improvisations de Jean Oury, qui en même temps était très repéré dans ses brillantes divagations, il n'avait pas besoin de boussole, dans son compagnonnage avec les poètes, les philosophes, y compris les *schizos* poètes et philosophes. Pour ma part j'aime errer, cheminer avec Lacan et Derrida, pas avec l'un sans l'autre ... ce qui me permet d'évoquer avec Granel l'épineuse question des maîtres. Si on l'entend du côté de l'endoctrinement, du *maître* à penser, là on s'en passera et nous irions plutôt en dissidence comme le chantait Léo Ferré. En même temps, nous avons tendance à penser qu'il faut des maîtres, du côté de la transmission, de ceux qui ouvrent des voies, qui *maîtrisent* sans (ab)user du pouvoir. Pas de maître sans déconstruction, dirais-je pour essayer de ramasser ce paradoxe en une formule. Ça vaut ce que ça vaut. Faute de mieux.

Autant dire que la voie de cette dissidence est étroite, c'est une traverse : *le chemin se fait, se trace bien sûr en marchant* ... vers une destination inconnue (*destinerrance*) mais

avec cette confiance (il faut les deux) en la possibilité qu'émerge quelque chose qui nous *surprenne* : appelons-le désir ? La rencontre, cette chose – et nous suivons encore le fil de Jean Oury – *d'une complexité extraordinaire et simple à la fois*. Nous savons cette force du désir inconscient, qui peut changer de cap et remettre en question toute une existence : on n'y accède que par un chemin de détours, jamais par un itinéraire balisé.

À nous de tenir donc, sur ce désir, qui peut aussi être en panne : c'est la catastrophe existentielle avec son sentiment de fin du monde, point de souffrance extrême des *schizos*. Cette économie désirante renvoie au singulier, qui comme on le sait n'est pas le particulier. À quel prix est-ce possible ? quel est le prix à payer pour assumer son désir ? encore une fois, dans une telle économie, désirer c'est résister ...

Alors, pour revenir au titre des récentes journées de l'AMPI<sup>16</sup>, sommes nous désorientés ? ou au contraire trop orientés à coup de directives ? il me semble que dans nos institutions nous sommes trop souvent orientés par la peur – « tu n'as pas le choix, faut être conforme ! » – plutôt que par le désir. Qu'il s'agisse du soin, des institutions soignantes, ou des établissements d'enseignement, des écoles, de la maternelle à l'université comme autant d'institutions à *soigner*, jusqu'au rêve d'une « autre école que celle que constituent nos établissements d'enseignement » (Nietzsche), nous partageons une réalité sur laquelle Gérard Granel nous avait depuis (trop) longtemps alertés : « produire du savoir, en transmettre, ou en recevoir (pour ne pas dire subir) donne à voir que cette opération nous divise » (schize) : en ce sens, nous sommes tous schizophrènes : parce que *toute science moderne est entrée dans un processus où elle ne peut plus avancer – produire des résultats – qu'en se capitalisant*. René Major<sup>17</sup> a beaucoup travaillé ces questions. J'ai pour ma part modestement tenté de montrer l'économie anale à l'œuvre dans les milieux de la recherche, avec la *fausse monnaie*<sup>18</sup> qui y circule. De l'intérieur, il semble qu'on n'y peut rien changer. Quelle serait alors l'issue : le retrait ? se *barrer* ? faire la révolution ? changer tout ? Comment stopper la machine infernale ? « on ne peut quand-même pas revenir en arrière ! » entend-on souvent : est-ce si sûr ? cela me paraît du même ordre que : « il ne faut pas que le train parte sans nous ! »

Notre boussole, n'est-ce pas la langue ? là encore, il me faut souligner la vigilance de Granel, son attention sans faille au travail de la langue, à l'avertissement discret (il faut de

---

<sup>16</sup> Association Méditerranéenne de Psychothérapie Institutionnelle.

<sup>17</sup> René Major, *Au coeur de l'économie, l'inconscient*, Paris, Galilée, 2014.

<sup>18</sup> Anne Bourgain, Gilbert Fabre, *Le malentendu : une question de linguistique et de psychanalyse*, Limoges, Lambert Lucas, 2017.

l'oreille) qu'elle nous amène pour penser au plus juste : c'est ce que pour ma part j'ai nommé la *foi en la langue*,<sup>19</sup> en la pensée. Cela suppose de croire aussi à la possibilité de renoncer (dans la mesure du possible) au pouvoir (ou de le réduire), d'accepter ainsi la finitude (ou castration). C'est aussi une vigilance quant à l'écrit, au texte : l'exercice, le travail philosophique : il s'agit de se laisser guider par les aspérités du texte, de plus d'un texte ... car c'est par la pensée qu'on peut lutter contre l'impensable, l'irreprésentable. Juste après les attentats de Charlie Hebdo, notre collègue Claude Rabant avait dit, mais c'était difficile – pour moi du moins – à entendre sur le coup : « un crayon, c'est beaucoup plus violent symboliquement qu'une kalachnikov. »

Rappelons aussi la générosité de Granel, qui n'entendait pas thésauriser en matière de pensée – car il n'y a pas de vérité en soi – mais *dépenser à fond perdu* pour trouver sa propre langue – penser l'événement en quelque sorte – contre la normalisation effrénée qui s'avance, et que pour ma part je nomme *mise au pas*.

En attendant, l'heure est à la gestion totale. Voilà le sombre projet : s'agirait-il de liquider la pensée ? l'heure n'est plus à l'esprit, qui dérange, qui est subversif, d'où l'importance pour ce qui nous concerne de ne pas céder sur les grandes questions, sur ce que Granel nomme les « objets » ? regardons autour de nous : la psychanalyse est mise au pas (elle peut survivre, à condition de devenir une psychothérapie parmi d'autres). L'université continue *sous conditions*, celles de devenir, si ce n'est déjà fait, une entreprise comme les autres, vendue au marché, bien loin de l'université *sans conditions* dont rêvait Derrida : « professer, c'est exceller »<sup>20</sup>, avait-il dit. Mais voyez ce qu'ils ont fait de l'excellence : une farce ! L'hôpital meurt sous les contraintes de rentabilité : la santé au meilleur coût ... L'ARS<sup>21</sup> ne nous parle que de *plus value* ...

L'esprit, la pensée, comme lieux d'un impossible très tôt repéré par Wittgenstein et Heidegger, ne peuvent se plier aux cadres imposés par le monde moderne : la production, la technique. Or, par les institutions, qu'il veut à sa botte, l'Etat comme l'observe Gérard Granel, *s'assure l'obéissance de l'esprit* : question de servitude, de masochisme académique, de caporalisation. Serions-nous aux ordres ? et la terrible phrase de Granel « les années 30

---

<sup>19</sup> Anne Bourgain (2006), « Il était une foi ... la langue », in *La foi expectante*, Journées de Tours, Monts, Présence graphique, 2007.

<sup>20</sup> Jacques Derrida, *L'université sans condition*, Paris, Galilée, 2001.

<sup>21</sup> Agence Régionale de Santé.

sont devant nous »<sup>22</sup> n'a-t-elle pas gardé toute sa charge explosive ? et surtout demeure la question : qui cela fait-il faire ?

C'est, me semble-t-il, ce que dit en d'autres termes Jean Oury dans ce même séminaire<sup>23</sup> : « La Loi intérieure n'est pas de l'ordre du règlement, cette instance légiférante, mais du symbolique : c'est la loi de la grammaire : le grand Autre ne peut être organisé par l'Etat ... » En effet, qu'est-ce qui décide ? c'est souvent un hold up : abus de pouvoir ! Les « décideurs » confisquent la décision, avec notre accord, notre consentement (pas toujours éclairé) voire notre complicité, en vue du rendement dans tous les champs. La notion de biopolitique<sup>24</sup> chère à Foucault n'est pas là d'être au chômage. Le tyran, c'est l'administratif, donc nous mêmes, avec l'invention diabolique de l'auto-évaluation.<sup>25</sup>

Derrida et d'autres voulaient ouvrir à la philosophie bien avant la classe de terminale : d'aucuns ont dû voir dans cette entreprise une corruption de la jeunesse, car le projet n'a jamais pu vaincre les résistances. Au lieu de cela, la philosophie a été appelée à se lier à la production comme pour « se laver du péché originel d'inutilité » : Gérard Granel a ironisé à ce propos : « on voit bien le philosophe « restructuré » s'asseoir <sup>26</sup> à la table de telle commission d'éthique ... » Ainsi transformée, la chose devient insipide, on lui ôte toute subversion.

Je poursuis ma petite fantaisie étymologique : si la voie *dissidente* consiste à ne pas s'asseoir (et surtout à refuser de nous coucher), on comprendra que Granel en appelle à un *besoin politique* de philosophie. J'y inviterais volontiers la notion de désir. On comprendra que la philosophie, n'étant pas rentable, doit être *dégraissée* par le Capital. L'Etat réduit la part de la philosophie dans l'enseignement ou veut la transformer : plus de production, mais moins de pensée. Nous autres, jadis nommés *enseignants*, sommes maintenant rebaptisés « pourvoyeurs de cours » ou transformés en gestionnaires. L'exercice de la réflexion, de problématisation des concepts, passe au second plan, ou tend à disparaître. Ce qui était pour nous *la moindre des choses* devient presque une pratique de résistance : prendre le risque public de porter partout le questionnement. Granel, Foucault et les autres ont-ils jamais fait autre chose qu'œuvrer à l'analyse concrète des pratiques, souvent sur le terrain, dans des zones

---

<sup>22</sup> Gérard Granel, *Études*, Éditions Galilée, 1995, p. 71-74

<sup>23</sup> Jean Oury, *La décision*, op.cit, p. 153.

<sup>24</sup> Ce qui fixe et dirige les normes pour tous les aspects de la vie des individus.

<sup>25</sup> pour donner un seul exemple, nos doctorants sont maintenant priés chaque année durant leur formation de choisir les membres qui composeront le comité de suivi qui autorisera ou non leur réinscription ...

<sup>26</sup> ce qui en suivant notre fil associatif serait l'anti-dissidence.

d'instabilité, dans la confrontation – disputatio, polemos – dans une certaine précarité, insécurité face à toutes sortes de forces d'oppression ?

Revenons alors à cette lecture de Marx (et de Freud !) par Granel, qui insiste sur les deux formes de circulation de la marchandise. Je la reprends ici en substance.

- Dans la circulation dite MAM : marchandise – argent – marchandise : l'argent est converti à la fin en marchandise qui sert de valeur d'usage, il est effectivement dépensé.
- Dans l'économie moderne (AMA) : Argent – marchandise – argent : l'acheteur donne son argent pour le reprendre comme vendeur : cet argent est simplement avancé (comme dans le *Fort-Da* observe Gérard Granel : l'argent est lâché avec un élastique : le Capital ne dépense rien. Nous nous abusons, à croire le contraire ... le Capital avance de l'argent pour en retirer. L'argent s'échange avec lui-même.) Ce système qui tourne sur lui-même, Granel le nomme très justement *le vide du plus* ... Rien n'est désiré vraiment. On pourrait penser au fétiche, au semblant.

Or, et je poursuis la lecture passionnante de Granel qui mériterait vraiment d'être dépliée plus finement : ce qui définit notre capacité de désirer, c'est selon lui une *dépense à fond perdu* : il n'y a que ce qui me « sur-prend » qui élève en moi du désir.

Avons nous le choix ? cette dissidence dont il annonçait la venue, quelle serait-elle ? pourrait-elle s'exprimer autrement que par un paradoxe comme : « vouloir la tradition en même temps que la révolution » ? combattre les impasses du monde moderne. Les repérer comme symptômes. Nous connaissons ces voies que beaucoup d'entre nous s'efforcent de tracer : elles ont nom travail de fond, endurance, courage de penser, quand bien même elles nous renvoient à la tâche de Sisyphe : il faut bien nous y mettre, sous peine d'essoufflement, d'effondrement.

Nous déplorons un degré incroyable de soumission de la société, de l'université, des institutions en général, à la dictature de l'impératif économique si on n'y met pas un terme : « gestion, administration » : nous voilà piégés par *la* politique, auquel commande bien sûr l'économique, alors que *le* politique au sens des Grecs – être responsable de l'être en commun – laisse justement à *désirer*. Pussions nous prendre ce dernier terme à la lettre.

Pourquoi tant de servitude<sup>27</sup> ? pourquoi tant de phénomènes impensés que la philosophie, la psychanalyse, devraient pouvoir analyser. Notre incapacité ou notre impossibilité à poser les vraies questions – y compris l’analyse des situations concrètes – ne laisse pas de nous interroger. Que de rencontres manquées, alors que des pensées fortes auraient eu selon nous tant à faire ensemble : Lacan, Derrida, Oury, Castoriadis ... notre peur des proximités dangereuses mènerait-elle à l’évitement ? à céder en tous cas sur notre désir de *rêve-olution*.

Y a-t-il un tel gouffre entre la nécessité de penser (avec Oury entre autres) la *décision*, dans le sens de déjouer l’aliénation qui nous soumet à ceux qui décident pour nous (et aussi à ce qui décide en nous ?) et l’urgence de laisser l’espace ouvert pour l’*indécidable* (avec Derrida entre autres) ? Qu’est-ce que le savoir peut bien être ? comment entendre la question d’Heidegger, quoi qu’il en soit ? *qu’appelle t-on penser ?*

Le but de ces politiques de la peur évoquées plus haut n’est-il pas de liquider la pensée ? c’est pourquoi le projet de Granel de rouvrir la question d’un monde possible contre l’*immonde*, contre la *démésure*, me paraît une chose à prendre très au sérieux.

Si le pavé lancé par Granel dans les années 1990 peut encore résonner comme une provocation, et nous glacer comme savait le faire notre collègue et ami Pierre Ginésy, nous pouvons aussi y entendre un cri d’espoir. Je le prends volontiers comme une invitation au travail, au sens du *travail* de l’inconscient. N’oublions pas que dès 1996, Granel nous avait mis en garde contre l’extrémisme islamiste : ce n’est pas à penser en termes de dangerosité ou de profil type de djihadistes, mais de vigilance par rapport au contexte explosif dans lequel ce phénomène a pu émerger. Il ne prenait pas pour un hasard le *durcissement de l’islam*. Dans un article de 1988 paru dans la revue *Le débat*, Granel évoquait la notion d’“Instable historial” à propos de cette matière sociale imprévisible : « on peut être sûr qu’elle prendra feu et explosera ». Le *11 septembre américain* ainsi que les événements plus récents devaient lui donner raison.

Si Marx a su repérer le rôle du *Capital* et Heidegger le tragique de la *technique* comme symptômes du monde moderne, Granel pourrait être, dans leur sillage, celui qui a tenté d’analyser l’entrecroisement de ces deux dimensions dans le contexte de barbarie *soft*

---

<sup>27</sup> alors que nous commentons sans fin le fameux discours de la Boétie qui reste une énigme, comme s’il y avait une énigme dans l’énigme, un point impossible à entendre, qui ne peut que se répéter dans un vide sonore, sans s’inscrire, sans prendre effet ?

qui est le nôtre et vu à quel point « toute pensée contemporaine est commandée par la production » : il en a tiré la notion d'*archipolitique*.

Pour faire *basculer* ce monde avant qu'il n'explode ou s'effondre – et nous avec – il se demande à juste titre quel type de secousse serait nécessaire, quelle philosophie-choc serait à même de rivaliser, de faire contrepoids (on pense aux contrefeux de Bourdieu<sup>28</sup> bien sûr). Comment *faire monde* face à l'*immonde* ? car *l'esprit de la richesse*, symptôme de notre monde moderne, pourrait bien avoir pris le pas sur ce que Hegel nommait la « richesse de l'esprit » ... et ça change tout !

Anne Bourgain

Psychanalyste, Membre du Cercle Freudien, maître de conférences (HDR) en Etudes psychanalytiques au département de psychanalyse de l'Université Paul Valéry-Montpellier 3. Membre de l'équipe de recherches CRISES.

Univ Paul Valéry Montpellier 3, CRISES EA 4424, F 34000, Montpellier, France.

Adresse professionnelle : **Département de psychanalyse. Lettres, Art, Philosophie, Psychanalyse,**

Université Paul-Valéry Montpellier 3. Route de Mende – 34 199 Montpellier – Cédex 5

Adresse personnelle : 2 rue de l'église. 66130 Trévillach

---

<sup>28</sup> Pierre Bourdieu, *Contrefeux 2*, Paris, Raisons d'agir, 1998.